

TOMASZ SWOBODA

Université de Gdańsk

swoboda@ug.edu.pl

AUX PRISES AVEC LA BANALISATION : LA COLLECTION « L'INSTANT ÉROTIQUE »

Abstract. Swoboda Tomasz, *Aux prises avec la banalisation : la collection « L'instant érotique »* [Batting with banality: "L'instant érotique" collection], *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XL/4: 2013, pp. 57-65. ISBN 978-83-232-2635-2. ISSN 0137-2475. eISSN 2084-4158. DOI: 10.7169/strop2013.404.007.

The paper discusses contemporary condition of French erotic or/and pornographic novel. As social and cultural circumstances seem to put an end to its transgressive potential, the authors of this kind of writing tried, at first, to keep abreast of other media. Nevertheless the "trash" or "grunge" novel as well as autofictional erotic writings were not able to satisfy the critics. The novels from "L'instant érotique" collection, written by specialists of erotic art, change the strategy and exploit the new state of cultural relations in which the role of this sort of literature is rather to imitate or to play with erotic or pornographic tradition, creating a new model of reception: very conscious and erudite.

Keywords: erotic fiction, pornography, intertextuality, sociology of literature, literature and new media

Après 1968, l'écriture érotique s'est trouvée dans une situation paradoxale : libérée des entraves qui, d'un côté, interdisaient son expansion officielle, mais de l'autre, créaient des limites au-delà desquelles la transgression rendait cette écriture, sinon raffinée, du moins pleine de tensions, elle a commencé à perdre ses repères. D'abord, profitant de cette liberté acquise, le roman érotique et/ou pornographique a exploré tous les terrains possibles, à la fois sur le plan du corps, des mœurs et du langage : le succès des auteurs tels que Monique Wittig, Xavière Gauthier, Tony Duvert, Renaud Camus ou Hervé Guibert en dit long sur cette (r)évolution dans le champ non seulement littéraire. Cependant, cette source semble s'être épuisée assez vite comme si les écrivains, et surtout les éditeurs, dans leur volonté de renchérir à tout prix sur la performance sexuelle de leurs héros, oublièrent que la littérature leste ne doit pas être une littérature de second ordre. Ces dernières années, la flambée du *trash* et du porno chic, deux tendances dominantes encore dans les années 1990, se trouve relayée par l'expansion de la confession sexuelle qui n'arrive pas, toutefois, à changer les règles du jeu dans le domaine des écrits graveleux. Ces derniers semblent donc s'être trouvés dans un double piège de la banalisation : d'une part, celle de l'écriture, douloureux-

sement flasque et répétitive, de l'autre, celle de l'acte sexuel lui-même qui, comme le dit un critique à propos de *La vie sexuelle de Catherine M.*, « équivaut à une poignée de main » (Bessard-Banquy, 2010 : 135).

Si le roman érotique – c'est-à-dire un écrit qui ne cache pas son caractère fictionnel – devient alors plus rare, il apparaît comme un domaine où, justement grâce au recours à la fiction, les auteurs cherchent parfois à faire quoi que ce soit avec les éléments tels que la composition, la langue ou l'intrigue, de peur de tomber dans la manière énumérative des « moaïstes » (Bessard-Banquy, 2010). Même si ces tentatives ne sont pas toujours réussies – c'est le moins qu'on puisse dire – elles n'en sont pas moins symptomatiques dans la mesure où elles rendent compte des changements qui adviennent dans le rapport du moi à son propre corps, à celui de l'autre et à l'identité sexuelle dans la société contemporaine, comme le montrent les romans des auteurs tels que Éric Mouzat, Gala Fur, Antoine Misseau, Nicolas Marssac ou Nathalie Ours. Une autre partie des romans – et c'est de celle-ci que nous allons traiter dans cette étude – renonce même, délibérément semble-t-il, à cette dimension sociologique pour se consacrer presque exclusivement à un jeu avec la tradition du roman érotique en y entraînant un lecteur-modèle qui n'a rien à voir, ou très peu, avec le lecteur du *Sexe pour les nuls*, le livre le plus piraté sur Internet (Bessard-Banquy, 2010 : 46). Que signifie cette stratégie ? Quelles en sont les modalités ? Quels sont les éléments mis en œuvre pour la soutenir ? Telles sont les questions auxquelles nous essaierons de répondre à l'exemple de quatre petits livres publiés dans la collection « L'instant érotique ».

Avant de passer à l'analyse de ces textes, rappelons toutefois quelques faits liés au roman érotique ou pornographique contemporain. Le premier, c'est justement la distinction entre l'érotisme et la pornographie, très souvent mise en avant par des chercheurs qui s'intéressent à ce sujet. Toutefois, rares sont ceux qui, comme Georges Molinié, ne reculent pas avant l'étude impartiale et libre de préjugés qui permette de dire, par exemple, que « le pornographique est simplement courageux, clair, limpide, en sa répétition indéfinie des gestes du sexe au regard : il est lumineux » (Molinié, 2006 : 76). En effet, il n'est pas certain, observe à juste titre Dominique Maingueneau, que « ceux qui dévaluent la pornographie en consomment moins que les autres, mais il leur est très difficile de porter sur elle un jugement positif sans affaiblir leur statut et la légitimité de leur énonciation » (Maingueneau, 2007 : 28). Cependant, la valorisation de l'érotisme aux dépens de la pornographie s'appuie sur une série d'oppositions, relevée par le chercheur français :

direct vs indirect, masculin vs féminin, sauvage vs civilisé, fruste vs raffiné, bas vs haut, prosaïque vs poétique, quantité vs qualité, cliché vs créativité, masse vs élite, commercial vs artistique, facile vs difficile, banal vs original, univoque vs plurivoque, matière vs esprit, etc. (Maingueneau, 2007 : 26).

Il s'agit donc d'une distinction pour le moins très douteuse parce que fondée sur des oppositions facilement déconstructibles, fondées qu'elles sont elles-mêmes sur des jugements on ne peut plus subjectifs, toujours dépendant des présupposés et

des systèmes de valeurs personnels. La « pornographie » serait donc plutôt, comme le suggère Jonathan Elmer, un terme du discours du pouvoir destiné à stigmatiser certains phénomènes investis d'une capacité de subversion, espèces de fétiches liés à l'impensable (Elmer, 1987-1988).

Des doutes pareils concernent ce qui constituait, pendant des siècles, un aspect incontournable de la littérature érotique et pornographique, à savoir son pouvoir transgressif. Comment, se demande Olivier Bessard-Banquy, « bâtir une œuvre forte qui fasse sensation quand il est devenu si banal de vivre à trois ou de coucher à cinq ? Comment écrire un texte qui frappe les esprits quand le marquis de Sade est partout en rayon ? » (Bessard-Banquy, 2010 : 13-14). Dès lors, le mot « transgression » devrait être mis entre guillemets pour rendre compte de son émiettement en tant que terme relatif à un vrai potentiel subversif et de son fonctionnement en tant que référence à une tradition littéraire et artistique, depuis un certain temps déjà sclérosée voire pétrifiée. Ainsi Michela Marzano peut-elle affirmer, dans sa critique du roman de Virginie Despentes, qu'« il ne s'agit même pas, comme c'était le cas chez Sade, de démonter la structure de la limite pour la franchir [...]. *Baise-moi* n'est qu'une illustration de la violence à l'état brut » (Marzano, 2003 : 28).

Qu'a-t-il donc changé ? Rien mais en même temps tout. S'il serait naïf de penser que les dernières années ont vu une évolution sans précédent des pratiques sexuelles – pour voir le contraire, il suffit de lire *Enquête sur la sexualité en France* (Bajos, 2008). Ce qui a profondément changé, au contraire, c'est le statut culturel de ces pratiques et surtout de leurs représentations :

Après le sexe caché, observe Gilles Lipovetsky, le mégasexe envahissant, hyperréaliste, exacerbé se déployant dans un registre de plus en plus extrême : *gangbang*, *fisting*, *bondage*, double et triple pénétration, mélangisme, orgies gay et lesbiennes. La société d'hyperconsommation est celle qui connaît l'inflation orgiaque, l'hypersexe virtuel, *hard* et banalisé, consommable par tous et à tout âge, à toute heure chez soi et à distance (Lipovetsky, 2005 : 306).

Le phénomène relevé par le sociologue n'est qu'un aspect de l'époque de la modernité tardive « où le désir de l'individu est le point de référence ultime de l'économie comme de bien des considérations morales » (Maingueneau, 2007 : 108). Certes, cet individualisme ébranle les narrations traditionnelles ainsi que les relations de pouvoir ; mais il se trouve dans le même temps absorbé par le dispositif capitaliste pour lequel il n'est plus de subversion possible, même le *queer* étant un symptôme de l'intégration systématique du capitalisme et du désir (Bristow, 1997 : 222). Ces relations complexes n'épargnent pas, bien évidemment, la littérature, y compris la littérature pornographique qui, surtout à l'ère d'Internet, n'arrive pas à rivaliser avec le régime audiovisuel sur le plan de l'impact sur la société et sur l'individu, tout en étant soumise aux mêmes lois du marché et aux mêmes principes de l'épanouissement de la recherche de l'identité et de l'altérité sexuelles.

C'est dans un tel contexte social et médiatique que les Éditions Hors Collection se décident à inaugurer, en 2010, la collection « L'instant érotique ». La collection fait plutôt exception dans le catalogue de l'éditeur qui se spécialise, selon l'information

trouvée sur son site Internet, dans « le monde merveilleux de la culture pop » et dans « les sujets qui [...] font vibrer ou fantasmer ». D'ailleurs, les chefs de la maison d'édition ont dû vite constater que cette exception ne devrait pas devenir une règle car la collection, dirigée par Denis Bourgeois, semble arrêtée depuis 2011, sans avoir dépassé le nombre de sept titres.

Cependant, l'idée de lancer cette collection semble assez intéressante, vu qu'on a fait appel aux auteurs au profil un peu particulier. Or, parmi les écrivains qui signent les romans de « L'instant érotique », on retrouve notamment Emmanuel Pierrat, Tran Arnault et Paule Angélique, tous les trois professionnels du monde de l'édition et spécialistes de l'art et la littérature érotique. Le premier, avocat au barreau de Paris, expert des droits d'auteur, compte parmi les auteurs les plus prolifiques de la littérature contemporaine, avec une quarantaine de titres publiés depuis 2008, dont *Paris ville érotique*, *La justice pour les nuls*, *100 œuvres d'art censurées* ou *Les secrets de la franc-maçonnerie*. Bibliophile, fondateur des Éditions Cartouche, Pierrat signe pour « L'instant érotique » le roman intitulé *L'éditrice*. Quant à Tran Arnault, auteure de *Dialogues interdits*, son deuxième titre pour Hors Collection, elle a édité *Un siècle érotique, anthologie de la littérature érotique du XX^e siècle* et a longtemps dirigé la revue *Cimaise*. Paule Angélique, pseudonyme univoquement bataillien, cache un personnage qui se définit, en quatrième de couverture du roman *Ysé*, comme « écrivain, éditrice, bibliophile ».

Si nous évoquons tous ces détails biographiques, ce n'est pas pour remplir les obligations d'historien de littérature, mais pour mettre en relief la spécificité de la collection analysée, confiée en grande partie aux auteurs qui, de par leur activité professionnelle, se situent, par rapport à la littérature érotique, au niveau du métatexte ou du métalangage. Se positionnant comme experts du domaine, ils entretiennent avec ce type d'écriture une relation à la fois intime et pleine de distance, ce qui ne reste pas sans conséquences pour la forme de leurs œuvres. Parfois, ils mettent même en scène le monde de l'édition : c'est le cas de Paule Angélique, mais surtout celui d'Emmanuel Pierrat dont le narrateur se pose en bibliophile, préparant actuellement un livre sur sa collection de livres érotiques, détail qui renvoie à un ouvrage réel, à savoir *Le livre des livres érotiques* par Pierrat lui-même, publié en 2007 aux Éditions du Chêne. D'ailleurs, certains passages de son roman correspondent exactement aux passages de l'essai, ainsi qu'à d'autres textes de Pierrat, comme par exemple le discours sur les enfers des bibliothèques (Pierrat, 2010 : 87-88) qui répète mot sur mot son article du *Magazine Littéraire* (Pierrat, 2007 : 48), ce qui non seulement rapproche intimement le narrateur de l'auteur, mais aussi permet d'expliquer la fécondité exceptionnelle de ce dernier...

Quant au roman de Paule Angélique, son intrigue, un peu plus complexe que celle du livre de Pierrat où la rédaction de l'ouvrage est tout simplement prétexte aux scènes à caractère érotique, se déroule autour de l'histoire de la narratrice dont le mari lui choisit ses amants pour périr enfin suite à deux accidents résultant de sa jalousie. *Dialogues interdits*, roman de Tran Arnault, raconte, en deux temps, l'histoire d'un trio amoureux, composé d'abord de la narratrice, professeur en littérature, et de son

étudiant, que rejoint plus tard la petite amie de ce dernier. Le dernier des textes analysés, *Petits mails entre amants*, est un roman épistolaire dans lequel un spécialiste de la photographie érotique et une femme qui s'appelle, d'une manière très klossowskienne, Garance Lelong, échangent d'abord des gentillesses, ensuite leurs souvenirs et fantaisies sous forme de messages électroniques.

Bien évidemment, ces résumés pourraient être plus longs et plus détaillés mais la perspective adoptée dans cet article permet, pour ainsi dire, de passer outre l'intrigue pour se concentrer sur d'autres éléments du récit. D'ailleurs, la poétique des textes pornographiques accepte une lecture de type non-linéaire, qui ne met en avant que ses séquences choisies. Le fait que les romans analysés appartiennent aux textes qui échappent à la distinction proposée par Dominique Maingueneau, à savoir celle « entre les textes dont la visée globale est pornographique, les œuvres pornographiques proprement dites, et les textes dont la visée n'est pas essentiellement pornographique mais qui contiennent des séquences pornographiques » (Maingueneau, 2007 : 13), n'y change pas grand-chose : ces « séquences » sont suffisamment nombreuses pour reléguer l'histoire elle-même au second plan.

Or, apparemment conformes au principe inextricablement lié à la littérature érotique de toutes les époques, celui d'éduquer et de satisfaire les fantaisies les plus raffinées des lecteurs, les romans de « L'instant érotique » excellent dans la description des actes sexuels de toutes sortes. Cunnilingus, fellation, masturbation, 69, sexe lesbien, lieux publics ne sont qu'une petite partie de la panoplie des formes sous lesquelles apparaît ce qui constitue le noyau de la littérature pornographique.

Les auteurs ne reculent pas non plus avant la présentation des manifestations moins orthodoxes de la sexualité. Paule Angélique aborde, par exemple, le thème de la zoophilie, en présentant « le spectacle d'un sexe de femme offert à la langue d'un [chien] », « dressé pour ça : l'odeur de la mouillure comme addiction » (Angélique, 2010 : 61-62). Dans le même roman se trouve une scène où l'usage peu conventionnel de l'appareil popularisé dans la philosophie par Luce Irigaray devient une occasion de satisfaire à la fois la curiosité sexuelle et identitaire de l'héroïne : « Ce que mes yeux voient, ce n'est pas moi. Ça ne peut pas être moi. La corolle bée terriblement. Je suis une pulpe éclatée qu'un cône d'acier fend de part en part. Un cratère après que l'érosion a creusé son lit. Je suis la bête dépecée et rougeoyante » (Angélique, 2010 : 148). Cette apparition du spéculum trouve son correspondant dans une scène de *L'éditrice* où le narrateur procède à l'épilation intime de son amie, « ordonnant, tel un chirurgien, à Jodie [une autre amie], nue à [s]es côtés, de [lui] passer ustensiles et serviettes chaudes » (Pierrat, 2010 : 118). Si, dans *Ysé*, le fétichisme médical transgresse les règles d'un jeu purement sexuel, dans le texte de Pierrat, il y est délibérément réduit, abandonnant toute tentative de bredouillage pseudo-philosophique que l'on connaît des romans *trash* ; mais ni dans l'un, ni dans l'autre, ce fantasme n'alimente le discours du pouvoir auquel il est traditionnellement associé (Nijakowski, 2010 : 283-305).

Dans les romans d'Arnault et d'Eclimont, il y a aussi deux scènes analogues, présentant cette fois la masturbation pendant une course en couple à moto ; mais

alors que, dans le premier texte, ce jeu s'achève d'une manière anodine, par « la gicle propulsée, chahutée dans le vent » (Arnault, 2011 : 44), dans le second, le héros est obligé de se demander s'il avait « expérimenté là ce que les truands d'hier nommaient “la petite mort” » et passe « trois semaines à l'hôpital et deux mois dans le plâtre » (Eclimont, 2011 : 135). Si même des scènes tellement, il faut l'avouer, originales se trouvent répétées d'un roman à l'autre, cela ne fait que confirmer l'évidence d'un nombre limité de configurations possibles dans le roman pornographique, et incite à s'occuper d'autres éléments, d'autres configurations : imaginaires et narratives.

En effet, parfaitement conscient que, contrairement à la pornographie, affaire du corps, l'érotisme existe dans l'esprit, les auteurs des romans en question quittent volontiers l'espace physique pour passer du côté de l'imagination, de la fantaisie de leurs personnages. Ainsi, dans *Ysé*, assiste-t-on à une scène de viol qui, après coup, s'avère s'être déroulé dans l'imagination de l'héroïne, alimentée par des lectures crues (Angélique, 2010 : 31). Dans *Petits mails entre amants*, Gabriel confie à Garance « quelques *scenarii* » dont elle est l'héroïne (Eclimont, 2011 : 34), et évoque ses séances enfantines avec une lanterne magique équipée des images d'un bordel de la Belle Époque, souvenir conclué par une apologie sincère de l'imagination : « Pour deux plaques, à l'époque, j'avais tout » (Eclimont, 2011 : 114).

C'est que, situés à la frontière, toujours floue et brouillée, entre érotisme et pornographie, les romans de la collection « L'instant érotique » n'hésitent pas à aller à l'encontre de la lecture pornographique qui, comme le constate Dominique Maingueneau, « s'accommode mal de tout ce qui vient s'interposer entre les signes et le monde représenté » (Maingueneau, 2007 : 15). Aussi l'ouvrage de Christian-Louis Eclimont, par exemple, jouant avec la tradition du roman épistolaire libertin, constitue en entier un grand exercice littéraire dont les personnages, bien éduqués et raffinés dans leur goût, se livrent à des réflexions de type métalinguistique comme celle sur le mot « érotisme », la distinction entre ce dernier et la pornographie, ou bien un jeu rostandien avec le mot « cul » qui trouve, dans un mail de Gabriel, des synonymes comme « bombonne à frire », « tam-tam de brousse », « gong à baffes », « pendule d'Aphrodite », « sphères de songes » ou « enclume à claques » (Eclimont, 2011 : 15, 16, 98).

Mais c'est surtout le roman d'Emmanuel Pierrat – auteur, rappelons-le, de plusieurs ouvrages consacrés aux écrits galants – qui déréalise les événements racontés à l'aide de procédés qui mettent en valeur, pour parler Jakobson, la fonction poétique du langage. Quand le narrateur explique à ses partenaires la signification de tel ou tel mot dans la tradition érotique, quand il accompagne ses exploits sexuels de beaux discours sur l'histoire de la littérature libertine, *L'éditrice* s'approche de la forme de l'essai ou de l'ouvrage de vulgarisation scientifique, intégrés avec brio dans l'écriture romanesque, tout en proposant des séquences à caractère pornographique qui, dans cet entourage, perdent toutefois leur potentiel, pour ainsi dire, stimulant, et redirigent l'écriture et la lecture vers le chemin intertextuel.

Or, tous les romans analysés abondent en allusions à la tradition littéraire et artistique, d'ailleurs beaucoup plus nombreuses que les séquences pornographiques.

Une telle configuration fait de ces ouvrages quelque chose d'autre que la littérature graveleuse ; il y a plus : ces allusions et d'autres jeux intertextuels interdisent, en effet, l'accès à ces textes au lecteur non expérimenté, l'expérience exigée étant cette fois d'ordre culturel et non sexuel. Peut-on imaginer, par exemple, un lecteur de masse attiré par un récit pornographique qui s'ouvre par une épigraphe empruntée à Paul Éluard, dont les personnages récitent la poésie de Marceline Desbordes-Valmore et associent leur histoire aux films de Visconti ou de Rohmer ? Telle est pourtant la composition de *Dialogues interdits*. Si ce lecteur virtuel pourrait goûter plus facilement le roman de Paule Angélique, et reconnaîtrait peut-être l'allusion au maître incontestable du roman porno, caché ici sous le pseudonyme Experbac (Angélique, 2010 : 27), une belle partie d'allusions lui semblerait plus difficile à déchiffrer, comme celle qui associe le pseudonyme de l'auteur du roman avec l'épisode érotique où c'est un œuf qui joue le rôle principal (Angélique, 2010 : 128-129).

Sans doute, les hypothèses esquissées ci-dessus peuvent apparaître comme dénuées d'intérêt, et surtout peu pertinentes. Premièrement, elles se permettent une fiction interprétative, en proposant un modèle invérifiable du lecteur virtuel. Deuxièmement, elles s'appuient sur un modèle désuet de la culture de masse et de la culture d'élite, division dépassée depuis belle lurette. Néanmoins, il est difficile de ne pas voir la différence – ne serait-ce que sur le plan de références culturelles – entre, par exemple, les romans d'un Esparbec, et ceux de Pierrat ou d'Eclimont. Impossible, par exemple, de circuler librement dans le roman de ce dernier sans goûter les allusions non seulement à Bataille, Apollinaire, Mansour, Perrault, Andersen, Breton, Nabokov, Mandiargues, mais aussi à Mahler, Courbet, Fluxus, Hamilton, Newton, Man Ray et tout le mouvement surréaliste. Certes, ces allusions étant très souvent explicites, on peut considérer le texte qui les contient comme une incitation du moins à chercher ces références sur Internet. Mais, dans ce cas-là, le roman sort aussi du ghetto pornographique et brouille encore plus les frontières génériques. Ce processus est encore plus patent dans *L'éditrice* qui emprunte des passages entiers aux essais d'Emmanuel Pierrat et inonde le lecteur d'un flot de noms et de titres qui ne font que théâtraliser l'action et changent ses héros en êtres de papier : *Mémoires de Fanny Hill*, Brantôme, *Le Con d'Irène*, Ronsard, *Ananda ranga*, Musset, Maupassant, *L'Amant de Lady Chatterley*, Pierre MacOrlan, *Emmanuelle*, *Le Portier des Chartreux*, Sacher-Masoch, et j'en passe et des meilleurs, autant de vrais protagonistes de ce roman érudit dans l'ordre d'apparition.

Le mot « protagonistes » est d'autant plus justifié que les livres vraiment « jouent » dans le sens où aucun progrès de l'action n'est possible sans eux. « Jodie, raconte le narrateur de *L'éditrice*, se jeta à mon cou sitôt la porte ouverte. Mais je la repoussai doucement pour la conduire jusqu'à la liseuse où je lui ordonnai de s'asseoir » (Pierrat, 2010 : 62). L'acte proprement dit n'est possible qu'après les préliminaires sous forme de lecture d'un passage des *Mémoires d'une chanteuse allemande*. À un autre moment, le narrateur avoue : « Chaque écrivain avait ses propres obsessions, qui me permettaient de les mettre en pratique » (Pierrat, 2010 : 68) ; ou bien : « je sentais Jodie aussi excitée par mon exposé que par mon jeu de mains » (Pierrat, 2010 : 88).

Ces procédés, en quelque sorte métalectiques, effacent la frontière entre le réel et la littérature, en déréalisant celui-là et en mettant en relief la puissance performative de celle-ci. « Doris s'écria : "Continue !", sans que je sache si elle parlait de mes atouchements ou de mon histoire » (Pierrat, 2010 : 111). Dans une scène analogue – encore une fois – de *Dialogues interdits*, on lit :

Continue.

De dire ou de faire ? (Eclimont, 2011 : 93).

« Dire » et « faire » sont les deux registres dans lesquels s'inscrit tout roman licencieux. La relation entre eux décide de l'appartenance d'un texte à l'un ou l'autre type d'écriture : érotique ou pornographique, qui existent toutefois surtout du côté du lecteur dont le statut socioculturel annule ou, au contraire, met en valeur le potentiel transgressif de la littérature. Les conditions culturelles, surtout médiatiques, ayant supprimé, ou presque, ce dernier, les textes galants ont dévié vers une écriture qui essayait de renchérir à tout prix sur l'obscénité, concurrencés aussi par la littérature blanche, de plus en plus sexualisée (Bessard-Banquy, 2010 : 14). Face à l'échec de ce type de production, force est, semble-t-il, de changer de stratégie et d'accepter une nouvelle configuration culturelle dans laquelle la littérature érotique et/ou pornographique doit se trouver reléguée au second plan par les médias visuels. Dominique Maingueneau esquisse ce processus ainsi :

La photographie en noir et blanc a pris une dimension esthétique accrue quand s'est imposée la photo en couleur, un marché restreint du disque vinyle vit dans l'ombre de celui du CD. Nul doute que les ouvrages pornographiques anciens, en tant précisément qu'ils relèvent d'un âge révolu, seront valorisés : ils seront exhumés, classifiés, commentés, des communautés d'amateurs vont se constituer autour d'eux (Maingueneau, 2007 : 117).

Nul doute aussi que les romans de la collection « L'instant érotique » constituent une telle tentative d'exhumation sous forme d'imitation et surtout de jeu intertextuel qui, au lieu d'innover, revient consciemment au passé et s'inscrit dans, ou plutôt construit une « pratique marginale et distinguée » (Maingueneau, 2007 : 117), à la fois séduisante et exigeante. Leurs auteurs semblent suivre en effet la stratégie explicitée par le narrateur de *L'éditrice* au début de son itinéraire romanesque : « J'étais conscient du peu d'originalité de mes fantasmes et de leur machisme, mais ils avaient le mérite des classiques dont nul ne se lasse » (Pierrat, 2010 : 18).

BIBLIOGRAPHIE

- Angélique, P. (2010): *Ysé*, Paris : Hors Collection.
 Arnault, T. (2011): *Petits mails entre amants*, Paris : Hors Collection.
 Bajos, N., Bozon, M. (2008): *Enquête sur la sexualité en France*, Paris : La Découverte.
 Bessard-Banquy, O. (2010): *Sexe et littérature aujourd'hui*, Paris : La Musardine.
 Bristow, J. (1997): *Sexuality*, London – New York : Routledge.

- Eclimont, C.-L. (2011): *Petits mails entre amants*, Paris : Hors Collection.
- Elmer, J. (1987-1988): « The exciting conflict : the rhetoric of pornography and anti-pornography », *Cultural Critique*, n° 8, p. 45-77.
- Lipovetsky, G. (2005): « Orgie hard, sexe sage », *Comprendre*, n° 6, p. 29-45.
- Maingueneau, D. (2007): *La littérature pornographique*, Paris : Armand Colin.
- Marzano, M. (2003): *La Pornographie ou l'épuisement du désir*, Paris : Buchet/Chastel.
- Molinié, G. (2006): *De la pornographie*, Paris : MIX.
- Nijakowski, L. (2010): *Pornografia : historia, znaczenie, gatunki*, Warszawa : Iskry.
- Pierrat, E. (2007): « De l'autodafé aux enfers des bibliothèques », *Magazine Littéraire*, n° 12.
- Pierrat, E. (2010): *L'éditrice*, Paris : Hors Collection.